

Éditorial

Marie-Claude Loiselle

Numéro 158, septembre 2012

Visages du politique au cinéma

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67632ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Loiselle, M.-C. (2012). Éditorial. *24 images*, (158), 3–3.

ÉDITORIAL

Un numéro sous le signe du politique. Il s'agit bien sûr d'une question qui, depuis des années, parcourt de façon plus ou moins diagonale bon nombre de textes publiés dans nos pages. C'est qu'il nous importe de déceler, bien souvent sous la surface, ce que les films qui sont réalisés aujourd'hui ont à dire de notre époque, et cela, même dans leur difficulté/incapacité/peur de l'affronter. Mais devant l'ampleur et la force de la grève étudiante qui a soulevé le Québec ce printemps, transformée après l'adoption du projet de loi 78 en mouvement de contestation populaire, il allait de soi que nous devons faire écho à ce qui, sous nos yeux, cherche à prendre forme en faisant apparaître de façon plus précise comment le cinéma actuel parle politiquement (ou non) du monde.

Ces différents « visages du politique au cinéma » que présente notre dossier mettent en évidence certaines questions fondamentales qui se recourent parfois d'un texte à l'autre : *D'où filme-t-on* lorsqu'il s'agit de dévoiler les rouages du pouvoir, et quels sont ces lieux d'où ont choisi de filmer Durringer, Schöeller et Cavalier dans leur plus récente réalisation (p. 7)?; *Quel monde filmer* et *pour quel spectateur* alors que disparaît sous la poussée morbide de l'« immonde » ce qui reste d'expérience sensible, vivante, mouvante?; Comment faire obstacle à cette force destructrice en faisant « entrer le monde dans les films », questions fondamentalement politiques d'un devenir commun (et de l'art avenir) que se pose le cinéaste Nicolas Klotz (p. 10)?; *Quel rapport entretient-on avec les images* qui s'insinuent dans notre rapport au monde, et comment la critique peut-elle s'employer à créer, au côté des artistes, un lieu de résistance contre la guerre (toute politique) qui, de partout, est livrée au regard et à la pensée (p. 14)? Toutes ces interrogations rejoignent également les préoccupations soulevées par Nicole Brenez, qui s'intéresse ici aux vidéastes arabes des années 2000 (p. 23) dont le travail, mené en parallèle des soulèvements populaires et insurrectionnels et défiant toutes les formes de censure, se présente comme une force émancipatrice. Or cette force est précisément celle que reconnaît Marc Mercier (p. 44) dans un cinéma ou un art vidéo politique qui sait à la fois être destructeur et constructeur, qui ne fait pas que dire « non » (comme le cinéma militant) mais, dès lors qu'il est conçu *politiquement, poétiquement et amoureuxment*, transforme le langage en « puissance émancipatrice » pour devenir un « désengagement de ce qui est établi ». Malgré qu'il semble se tenir à l'écart du cinéma, le texte d'Érik Bordeleau (p. 40) ne concerne pas moins cette liberté que l'art peut permettre de conquérir. En prenant comme objets le printemps québécois, la chanson *Intuition # 1* du groupe Avec pas d'casque – qui, dit-il, « nous interpelle depuis un temps futur » – et le clip qui l'a inspiré, ce texte dessine les contours d'une véritable esthétique du politique fondée sur « la profusion et l'abondance vitale », tout en soulignant la « fragile ambivalence qui vibre au cœur des choses naissantes et anonymes ». Mais ce numéro effectue également un retour sur l'histoire, celle de l'émergence du cinéma politique dans les années 1960 à 1980 (p. 25) ainsi que celle de la controverse soulevée en 1969 par *Z* de Costa-Gavras (p. 46), tout en demeurant essentiellement attentif à la période beaucoup plus récente, revenant notamment sur une décennie de cinéma hollywoodien marqué par le traumatisme du 11 septembre (p. 19), mais aussi sur le clivage qui existe depuis une dizaine d'années au Québec, révélant une société beaucoup plus politisée que le sont ses cinéastes de fiction, établis dans un « cinéma de la défaite et de l'impuissance » (p. 17).

Par ailleurs, un numéro de la rentrée ne peut se concevoir sans un regard rétrospectif sur le Festival de Cannes. Festival où il était bien difficile cette année de trouver quelques propositions qui, à l'instar du plus récent film de Koji Wakamatsu, résonnent de façon contemporaine sur notre monde, comme le fait remarquer Philippe Gajan (p. 57). Le « cinéma de la troisième voie », défendu par les sélectionneurs de l'événement, est clairement celui qui se tient à l'abri des dissensions et des excès d'un cinéma trop profondément libre, préférant la recherche timorée des pseudo-consensus sans passion (et sans enjeux). C'est ainsi que le festival s'est trouvé déserté par les films capables de faire penser le monde autrement, et de le penser politiquement (p. 54). Là aussi l'écart se creuse entre un monde en pleine mutation et un cinéma qui préfère continuer à suivre les chemins déjà tracés, comme si ce qui se joue de décisif en ce moment ne le concernait pas. Mais ce festival est-il vraiment le baromètre de ce qui anime le cinéma, comme on l'a longtemps prétendu, ou simplement celui de son humeur du moment : de ce que la planète Cannes veut bien donner à voir par ses choix... éminemment politiques.

Marie-Claude Loiselle